

Jean d'Arramondo chercha dans ses poches et y trouva la lettre du général français.

Cette lettre contenait ces simples mots :

« Portez-vous sans retard au fort Sainte-Anne, où vous prêterez main-forte à M. de Saint-Preux. »

Jean d'Arramondo se mordit les lèvres et eut un moment d'hésitation.

— Eh bien ! demanda le père André, où allons-nous ?

Le gentilhomme béarnais rougit, tourmenta sa moustache et fut quelques instants sans répondre.

Evidemment, il aurait mieux aimé que M. de Montcalm l'eût chargé d'une autre mission.

Il lui répugnait d'aller aider un rival qui, sans doute, accueillerait assez mal ses offres de service.

Mais l'ordre de M. de Montcalm était formel, et si le gentilhomme béarnais était d'un caractère indépendant et jaloux, il avait du moins le cœur d'un soldat et savait obéir.

Après quelques moments de silence et de réflexion, il releva la tête et dit d'une voix ferme :

— Ouinipeg, conduisez-nous au fort Sainte-Anne.

Les pirogues inclinèrent aussitôt leur proue effilée dans la direction du sud et glissèrent rapidement sur la surface bleue du lac.

XVI

BATAILLE.

On devine maintenant quel était le secours dont Saint-Preux avait reçu l'heureuse nouvelle, au moment où, croyant tout perdu, il s'appréta à s'ensevelir sous les ruines du blockhaus.

Lorsque les Canadiens et les sauvages abénaquis étaient parvenus en vue du fort Sainte-Anne, — à ce même endroit de la forêt où Gaston de Saint-Preux et David Kerulaz s'étaient arrêtés pour préparer leur attaque de nuit, — le gentilhomme béarnais avait envoyé en reconnaissance quelques-uns des guerriers de l'Aigle-Noir.

Des Indiens s'étaient glissés comme des serpents à travers les herbes et avaient été examiner la position des Anglais qui assiégeaient M. de Saint-Preux.

Au retour, ils avaient annoncé que la petite armée anglaise était divisée en deux troupes, l'une placée au nord et dont on voyait à peu de distance les bivouacs allumés, l'autre située au sud et cachée par le fort Sainte-Anne. Ils avaient dit, en outre, que ces deux détachements étaient reliés entre eux par des cavaliers disséminés dans la plaine.

Le plan de d'Arramondo fut promptement conçu.

Le message qu'il envoya sur-le-champ à Gaston de Saint-Preux et qu'un guerrier abénaqui jeta par-dessus le retranchement, aux dépens du crâne respectable du sergent La Ressource, contenait ces lignes :

« A huit heures, j'attaquerai l'ennemi campé près du bois. »

D'ARRAMONDE.

Durant leur séjour au fort, les Anglais avaient disposé contre la paroi du nord du blockhaus un cadran solaire dont l'aiguille, faite d'une flèche indienne, traçait sa ligne effilée sur une plaque blanchie à la chaux.

Lorsque Gaston de Saint-Preux eut réuni ses hommes devant la poterne qui s'ouvrait sur la prairie, son regard fixe et impatient ne quitta pas le cadran où le soleil marquait sa course régulière.

Debout sur la plate-forme du blockhaus, une meche allumée à la main, le sergent La Ressource attendait avec une égale impatience le signal de commencer le feu.

Le brave sergent, qui était un homme d'expédients, s'était chargé d'assurer avec trois soldats le service de la petite artillerie du fort, composé de quatre canons.

Il avait préparé à la hâte des gargousses avec la poudre contenue dans le baril que Saint-Preux venait de faire déterrer. Les Anglais avaient laissé une provision d'une cinquantaine de boulets et quelques boîtes à mitraille ; c'était plus qu'il n'en fallait pour défendre le fort.

— La Ressource, avait dit Saint-Preux au vieux sergent, retiens bien ceci. Je vais commander une sortie vers le sud, afin d'empêcher le détachement anglais qui est campé de ce côté d'aller se joindre à celui que M. d'Arramondo attaquera tout à l'heure. Il ne restera donc au fort que les trois hommes et toi. Il faut que tu tiennes l'ennemi à distance, dans le cas où mes soldats viendraient à battre en retraite et où l'une des deux troupes anglaises tenterait de s'approcher du fort.

— C'est entendu, mon capitaine, avait répondu La Ressource.

Et, après avoir chargé ses quatre canons, il en avait tourné deux vers le campement anglais situé au nord du blockhaus et deux vers le détachement campé dans la direction opposée.

Cependant le soleil montait peu à peu au-dessus de l'horizon dans l'azur bleu du ciel.

L'ombre de l'aiguille tournait lentement ; enfin elle s'arrêta sur la huitième heure.

Au même moment, un crépitement lointain se fit entendre et des feux rouges et rapides entourés d'une auréole de fumée apparurent le long de la lisière du bois.

D'Arramondo tenait sa promesse.

— En avant ! s'écria Gaston de Saint-Preux en s'élançant l'épée haute sur le port-lévis, suivi de ses quarante soldats.

Et, disposant ses hommes en tirailleurs, sur une ligne assez étendue, il marcha rapidement vers le détachement anglais campé dans la prairie.

Jean d'Arramondo avait surpris l'autre troupe ennemie par son attaque soudaine.

Les Anglais, qui ne pouvaient s'attendre à un coup de main venant de la forêt, s'étaient à peine gardés de ce côté.

Ils montrèrent cependant du sang-froid, prirent rapidement les armes et battirent lentement en retraite du côté du fort en tenant tête à l'ennemi.

Les Abénaquis, brandissant leurs haches de guerre, s'élançèrent alors du bois en poussant des cris terribles et se jetèrent dans l'enceinte du campement que les Anglais venaient d'abandonner, tandis que les Canadiens, embusqués derrière les arbres, dirigeaient sur l'ennemi un feu juste et bien nourri.

Le commandant Smith conservait dans cette situation critique son imperturbable sang-froid.

Il dirigeait la retraite de ses hommes et méditait un mouvement tournant qui lui permit de se jeter dans le bois et de combattre avec moins de désavantage l'ennemi bien abrité qui faisait pleuvoir sur lui une grêle de balles.

Tout à coup un cavalier arriva ventre à terre.

Une balle canadienne l'atteignit en pleine poitrine au moment où il s'approchait du chef anglais.

Il put néanmoins murmurer :

— Les Français sont sortis du fort... Ils sont dans la